HARMONIES

The last later from the poor strike.

Carrie van to deal tree transcoperate

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

LIVRE QUATRIÈME.

HARMONIE 1.

HYMNE DE LA MORT.

Élève-toi, mon âme, au-dessus de toi-même, Voici l'épreuve de ta foi! Que l'impie assistant à ton heure suprême Ne dise pas : Voyez, il tremble comme moi!

> La voilà, cette heure suivie Par l'aube de l'éternité, Cette heure qui juge la vie Et sonne l'immortalité; Et tu pâlirais devant elle? Ame à l'espérance infidèle! Tu démentirais tant de jours, Tant de nuits, passés à te dire,

Je vis, je languis, je soupire!
Ah! mourons pour vivre toujours!

Oui, tu meurs! déjà ta dépouille
De la terre subit les lois,
Et de la fange qui te souille
Déjà tu ne sens plus le poids;
Sentir ce vil poids c'était vivre!
Et le moment qui te délivre,
Les hommes l'appellent mourir!
Tel un esclave libre à peine
Croit qu'on emporte avec sa chaîne
Ses bras qu'il ne sent plus souffrir!

Ah! laisse aux sens, à la matière,
Ces illusions du tombeau!
Toi, crois-en à ta vie entière,
A la foi qui fut ton flambeau!
Crois-en à cette soif sublime,
A ce pressentiment intime
Qui se sent survivre après toi!
Meurs, mon âme, avec assurance;
L'amour, la vertu, l'espérance,
En savent plus qu'un jour d'effroi!

Qu'était-ce que la vie? Exil, ennui, souffrance, Un holocauste à l'espérance, Un long acte de foi chaque jour répété! Tandis que l'insensé buvait à plein calice, Tu versais à tes pieds ta coupe en sacrifice, Et tu disais: J'ai soif, mais d'immortalité!

> Tu vas boire à la source vive D'où coulent les temps et les jours,

Océan sans fond et sans rive,
Toujours plein, débordant toujours!
L'astre que tu vas voir éclore
Ne mesure plus par aurore
La vie, hélas! prête à tarir,
Comme l'astre de nos demeures
Qui n'ajoute au présent des heurés
Qu'en retranchant à l'avenir!

Oublie un monde qui s'efface,
Oublie une obscure prison,
Que ton regard privé d'espace
Découvre enfin son horizon!
Vois-tu ces voûtes azurées
Dont les arches démesurées
S'entr'ouvrent pour s'étendre encor?
Bientôt leur courbe incalculable
Te sera ce qu'un grain de sable
Est au vol brûlant du condor!

Tu vas voir la céleste armée
Déployer ses orbes sans fin,
Comme une poussière animée
Qu'agite le souffle divin!
Ces doux soleils dont ta paupière
Devinait de loin la lumière
Vont s'épanouir sous tes yeux,
Et chacun d'eux dans son langage
Va te saluer au passage
Du grand nom que chantent les cieux!

Tu leur demanderas les rêves Que ton cœur élançait vers eux, Pendant ces nuits où tu te lèves Pour te pénétrer de leurs feux! Tu leur demanderas les traces Des êtres chéris dont les places Restèrent vides ici-bas, Et tu sauras sur quelle flamme Leur âme arrachée à ton âme En montant imprima ses pas!

Tu verras quels êtres habitent
Ces palais flottants de l'éther
Qui nagent, volent, ou palpitent,
Enfants de la flamme et de l'air,
Chœurs qui chantent, voix qui bénissent,
Miroirs de feu qui réfléchissent,
Ailes qui voilent Jéhova!
Poudre vivante de ce temple,
Dont chaque atome le contemple,
L'adore et lui crie: Hosanna!

Dans ce pur océan de vie
Bouillonnant de joie et d'amour,
La mort va te plonger ravie
Comme une étincelle au grand jour!
Son flux vers l'éternelle aurore
Va te porter, obscure encore,
Jusqu'à l'astre qui toujours luit,
Comme un flot que la mer soulève
Roule aux bords où le jour se lève
Sa brillante écume, et s'enfuit!

Détestais-tu la tyrannie, Adorais-tu la liberté, De l'oppression impunie Ton œil était-il révolté ; Avais-tu soif de la justice, Horreur du mal, honte du vice; Versais-tu des larmes de sang Quand l'imposture ou la bassesse Livraient l'innocente faiblesse Aux serres du crime puissant;

Sentais-tu la lutte éternelle
Du bonheur et de la vertu,
Et la lutte encor plus cruelle
Du cœur par le cœur combattu;
Rougissais-tu de ce nom d'homme
Dont le ciel rit, quand l'orgueil nomme
Cette machine à deux ressorts,
L'un de boue et l'autre de flamme,
Trop avili s'il n'est qu'une âme,
Trop sublime s'il n'est qu'un corps;

Pleurais-tu quand la calomnie Souillait la gloire de poison, Ou quand les ailes du génie Se brisaient contre sa prison; Pleurais-tu lorsque Philomèle, Couvant ses petits sous son aile, Tombait sous l'ongle du vautour; Quand la faux tranchait une rose, Ou que la vierge à peine éclose Mourait à son premier amour;

Et sentais-tu ce vide immense Et cet inexorable ennui, Et ce néant de l'existence,
Cercle étroit qui tourne sur lui;
Même en t'enivrant de délices
Buvais-tu le fond des calices;
Heureuse encor n'avais-tu pas
Et ces amertumes sans causes,
Et ces désirs brûlants de choses
Qui n'ont que leurs noms ici-bas?

Triomphe donc, âme exilée;
Tu vas dans un monde meilleur,
Où toute larme est consolée,
Où tout désir est le bonheur!
Où l'être qui se purifie
N'emporte rien de cette vie
Que ce qu'il a d'égal aux dieux,
Comme la cime encore obscure
Dont l'ombre décroît, à mesure
Que le jour monte dans les cieux.

Là sont tant de larmes versées
Pendant ton exil sous les cieux,
Tant de prières élancées
Du fond d'un cœur tendre et pieux!
Là tant de soupirs de tristesse,
Tant de beaux songes de jeunesse!
Là les amis qui t'ont quitté,
Épiant ta dernière haleine,
Te tendent leur main déjà pleine
Des dons de l'immortalité!

Ne vois-tu pas des étincelles Dans les ombres poindre et flotter? N'entends-tu pas frémir les ailes De l'esprit qui va t'emporter? Bientôt, nageant de nue en nue, Tu vas te sentir revêtue Des rayons du divin séjour, Comme une onde qui s'évapore Contracte en montant vers l'aurore La chaleur et l'éclat du jour!

Encore une heure de souffrance,
Encore un douloureux adieu!
Puis endors-toi dans l'espérance
Pour te réveiller dans ton Dieu!
Tel sur la foi de ses étoiles
Le pilote pliant ses voiles
Pressent la terre sans la voir,
S'endort en rèvant les rivages
Et trouve en s'éveillant des plages
Plus sereines que son espoir.

HARMONIE II.

INVOCATION POUR LES GRECS.

1826.

N'es-tu plus le Dieu des armées, N'es-tu plus le Dieu des combats? Ils périssent, Seigneur, si tu ne réponds pas! L'ombre du cimeterre est déjà sur leurs pas! Aux livides lueurs des cités enflammées,

Vois-tu ces bandes désarmées, Ces enfants, ces vieillards, ces vierges alarmées? Ils flottent au hasard de l'outrage au trépas, Ils regardent la mer, ils te tendent les bras;

N'es-tu plus le Dieu des armées? N'es-tu plus le Dieu des combats? Jadis tu te levais! tes tribus palpitantes
Criaient: Seigneur! Seigneur! ou jamais, ou demain!
Tu sortais tout armé, tu combattais! soudain
L'Assyrien frappé tombait sans voir la main;
D'un souffle de ta peur tu balayais ses tentes,
Ses ossements blanchis nous traçaient le chemin!
Où sont-ils? où sont-ils ces sublimes spectacles
Qu'ont vus les flots de Gad et les monts de Séirs?

Eh quoi! la terre a des martyrs, Et le ciel n'a plus de miracles? Cependant tout un peuple a crié : Sauve-moi; Nous tombons en ton nom, nous périssons pour toi!

Les monts l'ont entendu! les échos de l'Attique
De caverne en caverne ont répété ses cris ,
Athène a tressailli sous sa poussière antique ,
Sparte les a roulés de débris en débris!
Les mers l'ont entendu! Les vagues sur leurs plages ,
Les vaisseaux qui passaient , les mâts l'ont entendu!
Les lions sur l'Œta , l'aigle au sein des nuages ;
Et toi seul , ô mon Dieu! tu n'as pas répondu!

Ils t'ont prié, Seigneur, de la nuit à l'aurore, Sous tous les noms divins où l'univers t'adore; Ils ont brisé pour toi leurs dieux, ces dieux mortels; Ils ont pétri, Seigneur, avec l'eau des collines, La poudre des tombeaux, les cendres des ruines,

Pour te fabriquer des autels!

Des autels à Délos! des autels sur Égine! Des autels à Platée, à Leuctre, à Marathon! Des autels sur la grève où pleure Salamine! Des autels sur le cap où méditait Platon! Les prètres ont conduit le long de leurs rivages
Des femmes, des vieillards qui t'invoquaient en chœurs,
Des enfants jetant des fleurs
Devant les saintes images,
Et des veuves en deuil qui cachaient leurs visages
Dans leurs mains pleines de pleurs!

Le bois de leurs vaisseaux, leurs rochers, leurs murailles Les ont livrés vivants à leurs persécuteurs, Leurs têtes ont roulé sous les pieds des vainqueurs, Comme des boulets morts sur les champs de batailles; Les bourreaux ont plongé la main dans leurs entrailles; Mais ni le fer brûlant, Seigneur, ni les tenailles,

N'ont pu t'arracher de leurs cœurs!

Et que disent, Seigneur, ces nations armées,
Contre ce nom sacré que tu ne venges pas :
Tu n'es plus le Dieu des armées!
Tu n'es plus le Dieu des combats!

HARMONIE III.

LA VOIX HUMAINE.

A Mme de B***.

Oui, je le crois quand je t'écoute, L'harmonie est l'âme des cieux! Et ces mondes flottants où s'élancent nos yeux Sont suspendus sans chaîne à leur brillante voûte, Réglés dans leur mesure et guidés dans leur route Par des accords mélodieux!

L'antiquité l'a dit : et souvent son génie
Entendit dans la nuit leur lointaine harmonie;
Je l'entends près de toi; ces astres du matin,
Qui sèment de leurs lis les sentiers de l'aurore,
Saturne, enveloppé de son anneau lointain,

Vénus, que sous leurs pas les ombres font éclore, Ces phases, ces aspects, ces chœurs, ces nœuds divers, Ces globes attirés, ces sphères cadencées, Ces évolutions des soleils dans les airs Sont les notes de feu par Dieu même tracées De ces mystérieux concerts!

Et pourquoi l'harmonie à ces globes de flamme Ne peut-elle imposer ses ravissantes lois? Quand tu peux, à ton gré, d'un accord de ta voix Ralentir ou presser les mouvements de l'âme, Comme la corde d'or qui vibre sous tes doigts! Quand tes chants, dans les airs s'exhalant en mesure, Coulent de soupir en soupir.

Comme des flots brillants d'une urne qui murmure, Sans s'altérer et sans tarir!

Quand tes accords, liés en notes accouplées, Comme une chaîne d'or, par ses chaînons égaux, Se déroulent sans fin en cadences perlées, Sans qu'on puisse en briser les flexibles anneaux;

Quand tes accords, vibrés en sons courts et rapides,
Tombent de tes lèvres limpides,
Comme autant de grains de cristal,
Ou comme des perles solides,
Oui résonnent sur le métal!

Quand l'amour dans ta voix soupire, Quand la haine y gémit des coups qu'elle a frappés, Quand frémit le courroux, quand la langueur expire, Quand la douleur s'y brise en sons entrecoupés, Quand ta voix s'amollit et lutte avec la lyre, Ou que l'enthousiasme, empruntant tes accents, Emporte jusqu'aux cieux, sur l'aile du délire! Mille âmes qui n'ont plus qu'un sens!

Notre oreille enchaînée au son qui la captive, Voudrait éterniser la note fugitive; Et l'âme palpitante, asservie à tes chants, Cette âme que ta voix possède tout entière,

T'obéit comme la poussière Obéit, dans l'orage, aux caprices des vents!

Comment l'air modulé par la fibre sonore, Peut-il créer en nous ces sublimes transports? Pourquoi le cœur suit-il un son qui s'évapore? Ah! c'est qu'il est une âme au fond de ces accords!

C'est que cette âme répandue

Dans chacun des accents par ta voix modulé,

Par la voix de nos cœurs est soudain répondue,

Avant que le doux son soit encore écoulé;

Et que, semblable au son qui dans un temple éveille

Mille échos assoupis qui parlent à la fois,

Ton âme dont l'écho vibre dans chaque oreille,

Va créer une âme pareille Partout où retentit ta voix!

Ah! quand des nuits d'été l'ombre enfin rembrunie Vient assoupir l'oreille et reposer les yeux, Lorsque le rossignol enivré d'harmonie Dort, et rend le silence aux bois mélodieux; Quand des astres du ciel, seul et fuyant la foule, L'astre qui fait rêver se dégage à demi, Et que l'œil amoureux suit le fleuve qui roule Un disque renversé dans son flot endormi; Viens chanter sous le dôme où le cygne prélude, Viens chanter aux lueurs des célestes flambeaux,

Viens chanter pour là solitude:
Consacrés à la nuit, tes chants seront plus beaux!
Pour la foule et le jour ta voix est trop sublime;
Réserve à la douleur tes airs les plus touchants,
N'exhale qu'à ton Dieu le souffle qui t'anime;
La plainte et la prière ont inventé les chants!

A ces sons plus puissants que la froide parole,
Dans l'œil humide encor tu vois les pleurs tarir,
Le regret s'attendrit, la douleur se console,
L'espérance descend, l'amertume s'envole,
Le cœur longtemps fermé s'ouvre par un soupir;
L'athée à son insu soulève sa paupière,
La bouche d'où jamais ne jaillit la prière
Murmure un nom divin pour la première fois,
Et des anges des nuits les voix mystérieuses,
Et les brûlants soupirs de ces âmes pieuses
Qu'ici-bas de la vie enchaîne encor le poids,

Sur des ailes mélodieuses Au ciel qu'ouvrent tes chants, montent avec la voix!

HARMONIE IV.

POUR LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE.

Des moments les heures sont nées, Et les heures forment les jours, Et les jours forment les années Dont le siècle grossit son cours!

Mais toi seul, ô mon Dieu, par siècles tu mesures Ce temps qui sous tes mains coule éternellement! L'homme compte par jours; tes courtes créatures Pour naître et pour mourir ont assez d'un moment!

Combien de fois déjà les ai-je vus renaître Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir? Combien en compterai-je encore? Un seul peut-être; Plus le passé fut plein; plus vide est l'avenir! Cependant les mortels avec indifférence
Laissent glisser les jours, les heures, les moments;
L'ombre seule marque en silence
Sur le cadran rempli les pas muets du temps!
On l'oublie; et voilà que les heures fidèles
Sur l'airain ont sonné minuit,
Et qu'une année entière a replié ses ailes
Dans l'ombre d'une seule puit!

De toutes les heures qu'affronte
L'orgueilleux oubli du trépas,
Et qui sur l'airain qui les compte
En fuyant impriment leurs pas,
Aucune à l'oreille insensible
Ne sonne d'un glas plus terrible
Que ce dernier coup de minuit,
Qui, comme une borne fatale,
Marque d'un suprème intervalle
Le temps qui commence et qui fuit!

Les autres s'éloignent et glissent
Comme des pieds sur les gazons,
Sans que leurs bruits nous avertissent
Des pas nombreux que nous faisons;
Mais cette minute accomplie
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie
Porte le murmure et l'effroi!
Elle frémit à notre oreille,
Et loin de l'homme qu'elle éveille
S'envole et lui dit : Compte-moi!

Compte-moi! car Dieu m'a comptée Pour sa gloire et pour ton bonheur! Compte-moi! je te fus prêtée,
Et tu me devras au Seigneur!
Compte-moi! car l'heure sonnée
Emporte avec elle une année,
En amène une autre demain!
Compte-moi! car le temps me presse!
Compte-moi! car je fuis sans cesse
Et ne reviens jamais en vain!

Seigneur! père des temps, maître des destinées! Qui comptes comme un jour nos mille et mille années, Et qui vois du sommet de ton éternité Les jours qui ne sont plus, ceux qui n'ont pas été! Toi qui sais d'un regard, avant qu'il ait eu l'être, Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître! Que m'apporte, ô mon Dieu, dans ses douteuses mains, Ce temps qui fait l'espoir ou l'effroi des humains? A mes jours mélangés cette année ajoutée Par la grâce et l'amour a-t-elle été comptée? Faut-il la saluer comme un présent de toi, Ou lui dire en tremblant : Passe et fuis loin de moi! Les autres tour à tour ont passé les mains pleines De désirs, de regrets, de larmes et de peines, D'apparences sans corps trompant l'âme et les yeux, De délices d'un jour et d'éternels adieux, De fruit empoisonnés dont l'écorce perfide Ne laissait dans mon cœur qu'une poussière aride! Mon cœur leur demandait ce qu'elles n'avaient pas, Et ma bouche à la fin disait toujours : Hélas! Et qu'attendre de plus des siècles et du monde? Je fondais sur le sable et je semais sur l'onde. Il est temps, ô mon Dieu! que mon cœur détrompé, Et de ta seule image à jamais occupé,

Te consacre à toi seul ces rapides années
Par mille autres désirs si longtemps profanées,
Et de tenter enfin si des jours pleins de toi
Dont la lyre et l'autel seraient le seul emploi,
Dont l'étude et l'amour de tes saintes merveilles
Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,
Et dont l'humble prière en marquant les instants,
Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,
S'enfuiront loin de moi d'un vol aussi rapide
Et laisseront mon âme aussi vaine, aussi vide,
Que ce temps qui ne laisse en achevant son cours
Rien, qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours!

Bénis donc cette grande aurore
Qui m'éclaire un nouveau chemin;
Bénis en la faisant éclore
L'heure que tu tiens dans ta main!
Si nos ans ont aussi leur germe
Dans cette heure qui le renferme,
Bénis la suite de mes aus!
Comme sur tes tables propices
Tu consacrais dans leurs prémices
La terre et les fruits de nos champs!

Que chaque instant, chaque minute
Te prie et te loue avec moi!
Que le sablier dans sa chute
Entraîne ma pensée à toi!
Qu'un soupir à chaque seconde
De mon cœur s'élève et réponde;
Que chaque aurore en remontant,
Chaque nuit en pliant son aile,
Te dise: Toute heure est fidèle,
Compte ta gloire en les comptant!

Mais si des jours que tu fais naître Chaque instant me reporte à toi, Toi, dont la pensée est mon être, Souviens-toi sans cesse de moi! Donne-moi ce que le pilote Sur l'abîme où sa barque flotte Te demande pour aujourd'hui! Un flot calme, un vent dans sa voile, Toujours sur sa tête une étoile, Une espérance devant lui!

Presse à ton gré, ralentis l'ombre Qui mesure nos courts instants! Ajoute ou retranche le nombre Que ton doigt impose à nos ans! Ne l'augmente pas d'une aurore! Le grain sait quand il doit éclore, L'épi sait quand il faut mûrir! Un jour le flétrirait peut-être. Seul tu savais l'heure de naître, Seul tu sais l'heure de mourir!

Qu'enfin sur l'éternelle plage
Où l'on comprend le mot Toujours!
Je touche, porté sans orage
Par le flux expirant des jours!
Comme un homme que le flot pousse
Vient d'un pied toucher sans secousse
La marche solide du port,
Et de l'autre, loin de la rive,
Repousse à l'onde qui dérive
L'esquif qui l'a conduit au bord!

HARMONIE V.

LA TRISTESSE

L'âme triste est pareille Au doux ciel de la nuit, Quand l'astre qui sommeille De la voûte vermeille A fait tomber le bruit;

Plus pure et plus sonore, On y voit sur ses pas Mille étoiles éclore, Qu'à l'éclatante aurore On n'y soupçonnait pas!

Des îles de lumière Plus brillante qu'ici, Et des mondes derrière. Et des flots de lumière Qui sont mondes aussi!

On entend dans l'espace Les chœurs mystérieux, Ou du ciel qui rend grâce, Ou de l'ange qui passe, Ou de l'homme pieux!

Et pures étincelles De nos âmes de feu, Les prières mortelles Sur leurs brûlantes ailes Nous soulèvent un peu!

Tristesse qui m'inonde, Coule donc de mes yeux, Coule comme cette onde Où la terre féconde Voit un présent des cieux!

Et n'accuse point l'heure Qui te ramène à Dieu! Soit qu'il naisse ou qu'il meure, Il faut que l'homme pleure Ou l'exil, ou l'adieu!

HARMONIE VI.

AU ROSSIGNOL.

Quand ta voix céleste prélude Aux silences des belles nuits, Barde ailé de ma solitude, Tu ne sais pas que je te suis!

Tu ne sais pas que mon oreille, Suspendue à ta douce voix, De l'harmonieuse merveille S'enivre longtemps sous les bois!

Tu ne sais pas que mon haleine Sur mes lèvres n'ose passer, Que mon pied muet foule à peine La feuille qu'il craint de froisser! Et qu'enfin un autre poête

Dont la lyre a moins de secrets,

Dans son âme envie et répète

Ton hymne nocturne aux forêts!

Mais si l'astre des nuits se penche Aux bords des monts pour t'écouter, Tu te caches de branche en branche Au rayon qui vient y flotter.

Et si la source qui repousse L'humble caillou qui l'arrêtait, Élève une voix sous la mousse, La tienne se trouble et se tait!

Ah! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu!
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu!

Tes gazouillements, ton murmure, Sont un mélange harmonieux Des plus doux bruits de la nature, Des plus vagues soupirs des cieux!

Ta voix, qui peut-être s'ignore, Est la voix du bleu firmament, De l'arbre, de l'antre sonore, Du vallon sous l'ombre dormant!

Tu prends les sons que tu recueilles Dans les gazouillements des flots, Dans les frémissements des feuilles, Dans les bruits mourants des échos, Dans l'eau qui filtre goutte à goutte Du rocher nu dans le bassin, Et qui résonne sous sa voûte En ridant l'azur de son sein:

Dans les voluptueuses plaintes Qui sortent la nuit des rameaux, Dans les voix des vagues éteintes Sur le sable ou dans les roseaux!

Et de ces doux sons où se mêle L'instinct céleste qui t'instruit, Dieu fit ta voix, ô Philomèle! Et tu fais ton hymne à la nuit!

Ah! ces douces scènes nocturnes, Ces pieux mystères du soir, Et ces fieurs qui penchent leurs urnes Comme l'urne d'un encensoir.

Ces feuilles où tremblent des larmes,
Ces fraîches haleines des bois,
O nature! avaient trop de charmes
Pour n'avoir pas aussi leur voix!

Et cette voix mystérieuse, Qu'écoutent les anges et moi, Ce soupir de la nuit pieuse, Oiseau mélodieux, c'est toi!

Oh! mèle ta voix à la mienne!
La mème oreille nous entend;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend!

Elle est l'écho d'une nature Qui n'est qu'amour et pureté, Le brûlant et divin murmure, L'hymne flottant des nuits d'été!

Et nous, dans cette voix sans charmes, Qui gémit en sortant du cœur, On sent toujours trembler des larmes, Ou retentir une douleur!